

# Voyage en zig-zag dans le temps et dans l'espace en pays lobi (1954-1981)

GEORGES SAVONNET

Ce document vidéo rassemble sous une forme très condensée (30 minutes) 22 séquences filmées chez les Lobi de Haute-Volta<sup>1</sup> et du Nord-Est ivoirien. C'est au cours de cette période d'une trentaine d'années que la société lobi qui, jusqu'en 1954-55 "se refusait à suivre la voie des Blancs"<sup>2</sup>, s'ouvre lentement et timidement au changement sans renier toutefois les règles fondamentales de sa propre culture.

Pour présenter ce document, j'ai cru bon d'utiliser la fiction : un voyageur métropolitain débarque pour la première fois à Ouagadougou, fin décembre 1954, quelques jours avant l'inauguration du chemin de fer Abidjan-Ouagadougou et, par la suite, circule en "pays lobi", observant et notant (avec sa caméra) les faits et gestes des populations rencontrées qui l'étonnent.

Les fêtes de l'inauguration du chemin de fer sont une des occasions privilégiées pour les Blancs et leur famille vivant à Ouagadougou (et pour notre voyageur) de découvrir à travers les danses folkloriques organisées sur la place de la gare, la musique et les gestes des danseurs mossi, bobo, dagara, lobi... qu'ils n'ont guère l'occasion de visiter dans leur village. Ainsi, c'est par la mémorisation de ces images de danse, que le citadin blanc va dorénavant se représenter chacun des "groupes indigènes" comme on les dénommait autrefois...

Mais notre voyageur veut en savoir plus : il prend la route du Sud-Ouest et arrive dans le pays lobi qu'on lui a décrit comme dangereux, où la flèche est un moyen dissuasif pour limiter la curiosité du Blanc.

En effet, le long des pistes, il observe que chaque Lobi, rencontré porte inmanquablement avec lui son arc et son carquois. Par contre, il ne remarque aucun signe d'hostilité, dans son regard mais plutôt une certaine gêne et même de la crainte. Il est vrai qu'à cette époque ses rapports avec les Blancs sont rares et peu chaleureux : c'est l'administrateur qui recense les populations et les troupes, exige l'impôt, c'est le gendarme qui enquête ou emprisonne, c'est le médecin qui les oblige à recevoir une piqûre...



Gaoua 1955

1. J'utilise le nom de Haute-Volta au lieu de celui de Burkina Faso, dénomination donnée à cet Etat en 1984.

2. Expression utilisée par Madeleine Père dans sa thèse sur les populations lobi (1988).

Notre voyageur est surtout admiratif devant le spectacle de ces longues théories de femmes ceintes seulement d'un cache-sexe de feuilles et transportant sur la tête de volumineux paniers de vannerie ou de lourds canaris de bière de mil qu'elles vont vendre au marché voisin. Nombre d'entre elles portent un labret inséré dans chacune des lèvres ; certaines d'entre elles ont le corps badigeonné de blanc (il apprendra plus tard que le blanc est le signe du deuil). Charmé, il assiste parfois à leurs longues ablutions dans le ruisseau et s'étonne de leurs gestes empreints d'une certaine coquetterie. Par contre, les marchés le déçoivent dans la mesure où ils sont peu approvisionnés en objets artisanaux, où on lui refuse souvent ses pièces de monnaie, les transactions se faisant surtout à l'aide de cauris.

Rassuré maintenant par ces premiers contacts, il s'enhardit à visiter au sud de Kampti l'extérieur d'une petite ferme sous le regard inquiet du chef de maison portant simplement un cache-sexe en peau.

Plus tard, en avril, il assiste, en pays dagara, à la préparation d'un champ par un groupe d'une vingtaine de paysans (amis ou parents du chef d'exploitation). Ils travaillent dans une ambiance joyeuse de compétitivité et par la suite se désaltèrent longuement avec la bière de mil préparée par les femmes dans de grandes jarres.

À Damiéra, village lobi du sud de Gaoua, il assiste par hasard à la préparation d'une cinquantaine de jarres de bière de mil qui sera offerte le lendemain aux invités du *bagré*<sup>3</sup>, rituel de sortie des initiés auquel il sera lui-même convié.

De passage dans la région du Nako, il est intrigué par une longue bande de cotonnade blanche tendue au dessus de la terrasse d'une ferme birifor, à Komo. C'est le signe des funérailles d'une femme. Discrètement, il assiste tout au long de la journée au déroulement de la cérémonie : hommages oraux prononcés par les hommes devant la défunte, laquelle est installée en position assise à côté de l'entrée de la maison, sacrifices de poulets sur les autels et surtout il essaie de comprendre la méthode utilisée pour interroger la défunte : le corps serré dans une natte de paille porté sur la tête de deux hommes s'incline soit à droite soit à gauche après chaque question posée par le chef de terre<sup>4</sup>.

Début mai, alors que les averses ont bien alimenté les ruisseaux, il assiste au nord d'Iridiaka à une activité singulière réservée aux femmes : l'orpaillage. Les colluvions recueillies au fond d'un puits profond de 3 à 4 mètres sont transportées au bord du marigot et soumises à plusieurs lavages successifs et élimination des éléments les plus lourds. En fin de compte, il reste au fond de la calebasse qui sert de batée quelques paillettes dorées délicatement recueillies dans la tige d'une plume de calao.

Mai est aussi la période des sarclages et des semailles intercalaires du haricot à travers les pousses de mil, sorgho

3. Ce rituel a été filmé plus tard à Kwenoma-Sansana et a été projeté au cours du colloque.

4. Voir l'article paru dans les *Notes Africaines*, n°108, IFAN, Dakar, pp. 119-125.

ou maïs. Apanage des femmes, les semailles sont pratiquées à la houe ou au "bâton à fouir". Cette dernière pratique qui n'oblige pas la femme à se courber vers le sol met en valeur le geste harmonieux de la semeuse qui ouvre le sol au bâton, y jette adroitement la semence et l'enterre délicatement au pied.

A travers les images des funérailles d'un paysan lobi à Konzié (N.E. ivoirien), apparaissent en 1972 de nombreux signes de changement : tous les participants sont habillés à l'europpéenne, les jeunes arborent les lunettes de soleil, le défunt tient un poste de radio entre ses mains, une délégation politique défile devant le catafalque sous la bannière du R. D. A.<sup>5</sup> en tête. Toutefois, on remarque que les femmes du défunt ont su associer la tradition au moderne : elles portent sur leur jupe l'indispensable ceinture de feuilles (signe, semble-t-il, du deuil). Mais d'autres marques de la tradition apparaissent ici : hommages oraux des hommes au disparu, offrandes de poulets, pintades destinées à être sacrifiées sur les autels, confection d'un brancard destiné à l'interrogatoire du défunt, enfin, mime d'une scène de chasse pour rappeler les succès cynégétiques du disparu.

L'entrée du paysan lobi du Nord-Est ivoirien dans une économie de marché n'a nullement changé et amélioré ses pratiques culturelles : l'ouverture des nouveaux champs de brousse est toujours précédée par l'incendie des herbes sèches et la destruction des arbres inutiles par le feu, les buttes à ignames sont construites manuellement, la récolte et le transport des tubercules sont faits par petite quantité jusqu'au marché voisin qui, lui, s'est profondément transformé et offre maintenant de nombreux produits manufacturés. Enfin le transport des passagers par camions permet aux femmes d'accéder au marché avec leurs produits, sans fatigue.

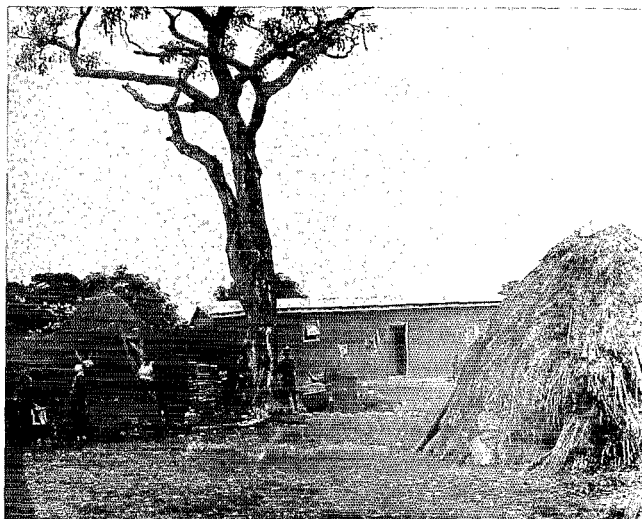
En 1972, l'enrichissement des Lobi de Côte-d'Ivoire se traduit souvent par l'abandon de la maison traditionnelle de terre battue, et par la construction d'une demeure en parpaings de ciment recouverte d'un toit de tôle. Ce nouveau type d'habitation est devenu ici le symbole de la réussite économique.

En Haute-Volta, par contre, la taille de la maison traditionnelle de la famille lobi est fonction, non pas de la richesse, mais plutôt du prestige de son chef.

L'immense terrasse de la demeure de Binduté Da à Vourbira traduit sa réussite

5. R. D. A. = Rassemblement  
Démocratique Africain.

*Ondéfidou, Côte-d'Ivoire,  
1978*





*Au bord de la route Bouna-Tehini, Côte-d'Ivoire 1955*

sociale : 113 personnes au recensement de 1973, dont 20 femmes, 63 enfants présents et 20 adultes vivent sous son toit. La réussite sociale assez exceptionnelle de cet ancien militaire tient au fait qu'il a assumé pendant une trentaine d'années les fonctions de chef de canton, à la satisfaction des différentes administrations mais aussi des populations dont il a su conserver la confiance. Le lit de justice qu'il préside sous les manguiers est l'une des fonctions qu'il pratiqua avec beaucoup de probité, et qui fut sans nul doute l'une des bases de la paix qu'il sut instaurer entre familles et clans rivaux.

La construction par les Lobi de hutte de paille au cours de leurs migrations correspond à un interdit d'édifier, au cours de la première année de leur installation, une demeure en terre battue. Après ce délai, ils peuvent "construire en dur". Ici, en pays koulango, à Saye, nous assistons en 1962 au regroupement autoritaire des populations rurales le long des axes routiers. Dans leur nouveau quartier, les Lobi tentent de poursuivre leurs activités habituelles.

L'une d'entre elles consiste pour les hommes à récolter les nids de termites souterrains et de les donner en pâture aux couvées.

L'autre intéresse la réfection d'un toit de chaume abritant un grenier extérieur et nécessitant une grande habileté.

En pays koulango, le lit de justice destiné à régler les différends entre Lobi, est présidé par le chef de village d'accueil qui les résout selon les règles coutumières locales.

Pour le paysan lobi, la petite sécheresse de printemps est d'autant plus redoutée qu'elle peut anéantir en quelques jours tous ses espoirs en stoppant toute germination des semis ou la croissance des fragiles plantules. A Pora, en Haute-Volta, on cherche à juguler le désastre en alimentant en priorité la mare aux silures sacrés par l'eau boueuse

puisée au fond du puits, mais aussi en sacrifiant un poulet noir à la croisée des chemins située à l'est du village. Ici, la demande du chef de terre a été entendue : le poulet a péri sur le dos...

En mai 1972, la brève apparition à Vourbira d'un groupe de futurs initiés au *bagré* (hommes et femmes portant une simple ceinture de feuilles) venant mendier sa nourriture, exprime bien la vitalité des traditions sacrées qui font partie intégrante de la vie quotidienne.

En avril 1966, le retour à Pora des jeunes initiés au *j̄r̄ɔ̄*, parés de leurs colliers de cauris et de plumes de kalao, apparaît comme une fête prestigieuse dans la mesure où chaque *j̄r̄b̄é* est devenu un Lobi à part entière après avoir découvert tout au long de la période initiatique de nouvelles pratiques sociales et religieuses qu'il devra appliquer dorénavant ainsi que les règles fondamentales qui régissent la société lobi.

En 1985, un séjour de plusieurs mois passés dans le N.E. ivoirien (préfecture de Bondoukou et Bouna) m'a permis de découvrir une société lobi en pleine mutation dans laquelle les générations nées en Côte-d'Ivoire semblent avoir abandonné leur culture initiale, pour embrasser un genre de vie plus moderne.

Ces profonds changements sont la conséquence de multiples facteurs, parmi lesquels nous retiendrons : une activité agricole qui ne laisse aucun temps libre au paysan pour exercer ses activités sociales et religieuses, l'école où le jeune Lobi découvre l'existence d'un monde nouveau qu'il tente de mieux connaître en émigrant (nombreux) dans les villes, la priorité chez les jeunes de la recherche de l'argent pour satisfaire leurs nouveaux besoins, l'influence exercée par les sectes religieuses protestantes (et tout spécialement l'Eglise apostolique de la foi), dont les dogmes cadrent mieux avec les aspirations des jeunes à une vie plus indépendante.

Ainsi, en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle assiste-t-on à un début de partition de la société lobi en deux populations : l'une au Burkina Faso, très conservatrice, l'autre en Côte-d'Ivoire ayant opté pour une économie de marché, et qui, si ce processus se poursuit, n'auront bientôt plus que la langue comme point commun...

